



HAL
open science

La survie de l'utopie arabe au temps de la communication globale

Yves Gonzalez-Quijano

► **To cite this version:**

Yves Gonzalez-Quijano. La survie de l'utopie arabe au temps de la communication globale. Walid El Khashab. Arabes : sortir du marasme, 66, Panoramiques, pp.79-84, 2004, 2-84706-036-7. halshs-01274681

HAL Id: halshs-01274681

<https://shs.hal.science/halshs-01274681>

Submitted on 17 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La survie de l'utopie arabe au temps de la communication globale

Yves Gonzalez-Quijano*

Il y a des expressions si souvent utilisées, nation ou monde arabe par exemple, qu'elles en deviennent comme transparentes : on ne s'interroge plus sur leur sens, et encore moins sur leur origine, leur histoire, ce que l'on pourrait appeler à la suite de Michel Foucault l'« archéologie » de leurs usages particuliers dans une langue donnée. Sans qu'on y prenne vraiment garde, elles drainent ainsi une multitude de représentations que chacun, selon son histoire personnelle et ses choix idéologiques, se forge, plus ou moins consciemment, en entendant prononcer ou en découvrant imprimés ces mots qui, par ailleurs, ne s'appliquent pas à une réalité figée une fois pour toutes mais qui est, au contraire, soumise à un perpétuel mouvement de redéfinition... Pour autant, tout n'est pas strictement individuel, personnel, dans ce processus car celui-ci répond également à des lois générales, celles-là même qui rendent possible l'échange d'informations, à travers le langage. De ce point de vue, les symboles qui nous permettent de communiquer ont, bien entendu, une histoire, qui nous permet, sans doute, de retracer leur évolution, les différents sens qu'ils ont pris, mais qui peut également nous aider à comprendre les sociétés qui les ont utilisés.

* Enseignant-chercheur au Gremmo (Groupe de recherches sur la Méditerranée et le Moyen-Orient), CNRS/Lyon2. Yves.Gonzalez@univ-lyon2.fr

Aux origines de la « communauté imaginée » arabe, l'imprimerie...

Ainsi l'association, apparemment si naturelle pour l'homme du troisième millénaire, de l'adjectif « arabe » avec les mots « nation » ou encore « monde » ne ressemble en rien à ce que l'on pouvait mettre sous ces mêmes termes au seuil du XIX^e siècle ; mieux, on peut légitimement considérer qu'ils ne suggéraient probablement pas grand chose à l'imagination de ceux qui les entendaient prononcer à l'époque où certains pays de la région s'engageaient dans un vaste mouvement de modernisation¹, la *nahda*. En effet, sans nier totalement l'existence, et même les effets sociaux, d'une éventuelle « communauté oralisée » héritée de l'âge classique², force est de reconnaître que la représentation moderne du monde arabe, sous sa forme politique, naquit avec l'imprimé ou, plus exactement, commença à se développer et à « informer » les habitants de cette région à partir du moment (vers le troisième tiers du XIX^e siècle ?) où l'imprimé devint suffisamment présent pour susciter un processus d'acculturation à la nouvelle forme de communication écrite.

Tout porte à croire que les théories de Benedict Anderson³ sur le rôle de l'imprimé dans l'essor des nationalismes naissants trouvent, dans le monde arabe, une confirmation particulièrement saisissante. Ainsi, pour que l'expression « monde – ou nation – arabe » puisse acquérir le sens (connoté positivement ou négativement, peu importe en définitive) qu'on lui accorde aujourd'hui plus ou moins spontanément, il fallut au préalable la constitution, *via* l'imprimé, c'est-à-dire *via* la presse et le roman, d'une « communauté imaginée » au sein de laquelle les Arabes souhaitaient et pouvaient se reconnaître. Relire sous

¹ Pour ne pas s'y arrêter davantage, on considèrera ici que la *nahda* commence avec le XIX^e siècle, même si la question des origines de la Renaissance arabe, bien plus complexe, mériterait un examen plus approfondi.

² Cf. A. al-Azmeh, *Hiwâr bi-lâ difâf* (entretien avec Saqr Abu Fakr, Al-mu'assassa al-'arabiyya lil-dirâsât wal-nashr, 1998).

³ B. Anderson, *Imagined Communities. Reflection on the Origins an Spread of Nationalism*, Verso, 1993. Traduction française : *L'Imaginaire national*, La Découverte, 1996.

ce jour l'histoire de la pensée et de la culture arabe à l'aube de sa modernité⁴ permet dès lors de mieux comprendre comment un *réseau* de publications imprimées vint redoubler d'autres formes de quadrillage propres à l'espace matériel (canaux, routes et voies de chemin de fer, lignes télégraphiques...) mais aussi, et plus fondamentalement encore, dans le règne de l'« immatériel », c'est-à-dire par l'incorporation, volontaire ou subie, de la discipline moderne, d'un ordre symbolique nécessaire à la perception de la modernité⁵.

Emergent de l'âge classique et de sa communauté (*oumma*) de croyants associés dans une même communion, anhistorique, avec le temps fondateur de la Révélation, une autre conception de l'histoire en marche vers le progrès s'imposa progressivement. Dans un univers qui n'était plus seulement scandé par le rythme solaire des rites religieux mais de plus en plus découpé par les mécanismes des horloges (certaines se dressent encore fièrement dans nombre de villes arabes, notamment dans les lieux symboliques de la modernité tels que les gares ferroviaires ou les grandes places des quartiers européens...), le temps partagé de la lecture du journal, cette « prière de l'homme moderne » selon Hegel, supplanta peu à peu le sentiment d'une fatalité régie par les seuls décrets divins. En rupture avec les liens et les codes traditionnels, d'autres solidarités s'affirmèrent à travers la revendication politique d'une destinée politique commune et construite par l'homme.

L'itinéraire des grandes figures de cette période, qu'elles soient d'obédience « laïque » (Faris al-Chidyaq, Georgi Zaydan, Farah Antun...) ou « religieuse » (Muhammad 'Abduh, Rachid Rida mais aussi Al-Manfaluti...), met ainsi en évidence comment le mot imprimé du journal ou de la revue trouva un prolongement pour ainsi dire naturel dans le texte de fiction,

⁴ Pour la première, A. Hourani, *Arabic Thought in the Liberal Age* (Oxford U.P., 1962 ; traduction française : *La Pensée arabe et l'Occident*, Naufal, 1991) reste un classique. Dans le domaine moins connu de l'histoire littéraire, l'ouvrage de S. Hafez, *The Genesis of the Arabic Narrative Discourse* (London, Saqi Books, 1993) offre des aperçus fort utiles sur le développement de la fiction arabe.

⁵ Le cas égyptien, particulièrement éclairant de ce point de vue, a été naguère lumineusement étudié par Timothy Mitchell (*Colonising Egypt*, Cambridge U.P., 1998).

et plus précisément encore dans le « roman », ce genre littéraire dédié, dans sa forme classique tout au moins, à la peinture et à l'analyse de l'individu moderne. Un individu foncièrement « politique » dans une région où la perception de soi et du monde en train de s'élaborer avec les premiers outils de la communication moderne ouvrait la voie à une revendication à la fois culturelle et nationaliste contre les pouvoirs étrangers, qu'ils soient ottomans ou coloniaux... D'ailleurs, c'est à travers une fiction, *Umm al-qurâ*, écrite précisément à La Mecque⁶ à la fin du XIX^e siècle, que le « père des opprimés » (*abu al-du'afâ*), l'alépin Al-Kawâkibî, jeta les fondements d'une doctrine inédite, l'arabisme, indissociable de la destinée politique de la « nation arabe » tout au long du XX^e siècle.

Les nouvelles technologies de la communication et la survie du rêve arabe

Faut-il rappeler combien le combat politique contribua à donner forme à ce rêve d'une communauté arabe⁷ (mais aussi à le « déformer » ou encore à la dévoyer...)? La défaite de juin 1967, puis la mort de Nasser et celle d'Oum Kalthoum, qui marqueront pour longtemps encore l'imaginaire collectif des peuples de la région, sembla sceller la fin d'un projet qui avait pu paraître si près d'aboutir. On aurait pu croire que l'échec des tentatives unitaires arabes allait laisser le champ totalement libre au développement d'une autre formule politique déjà bien enracinée, malgré son peu d'ancienneté, celle de l'Etat-nation⁸... A moins de

⁶ La « mère des villages » (*umm al-qurâ*, en arabe). Le pèlerinage, et tout particulièrement la déambulation autour de la *ka'ba*, constitue précisément, pour l'ancien temps de la Révélation auquel on a fait allusion, la mise en scène spatiale de la communauté sur laquelle al-Kawâkibî va superposer sa propre représentation, moderne. Ce rite, qui traverse le temps (et qui plonge vraisemblablement ses racines au-delà de la Révélation), est en effet pour le croyant l'unique occasion de percevoir physiquement l'existence de l'ensemble des fidèles, à travers l'image de lui-même que lui renvoient les autres pèlerins non plus seulement à ses côtés mais aussi, face à lui, à travers la présence divine « matérialisée » dans le cube noir dressé au centre de l'enceinte circulaire du sanctuaire.

⁷ Les principales étapes théoriques de l'arabisme ont été réunies dans un essai (*La pensée politique arabe contemporaine*, Le Seuil, Points/Politique, 1975) par Anouar Abdel-Malek dont on notera qu'il contribua, avec R. Makarius, à une *Anthologie de la littérature arabe contemporaine* (Le Seuil, 1964) en trois volumes, préfacée par J. Berque dont il faut mentionner, sur le même thème les *Langages arabes du présent* (Gallimard, 1980).

⁸ Cf. B. Badie, *Les Deux Etats : pouvoir et société en Occident et en terre d'islam* (Fayard, 1986) et J. Piscatori, *Islam in a World of Nation-States* (Cambridge University Press, 1986).

penser, avec nombre d'analystes politiques de ces dernières années, que le grand bénéficiaire de la défaite de l'arabisme ne pouvait être que l'islamisme, héritier, lui aussi, de la pensée de la Renaissance dans sa version panislamique. Dans un cas comme dans l'autre, ou même dans le cas d'une solution « mixte » utilisant un répertoire religieux dans les seules limites de l'Etat-nation hérité de l'histoire moderne⁹, on pouvait légitimement s'attendre à ce que les contours flous d'une « communauté imaginée », jamais véritablement inscrits dans la réalité, soient voués à disparaître progressivement des mémoires.

Et pourtant, contre toute attente, l'accélération de la mondialisation propulsant le monde arabe dans une ère nouvelle, celle d'une communication globale, aller faire échouer ce pronostic en faisant aboutir, dans l'espace virtuel de la communication numérique et de l'économie globale, un processus qui n'avait pu trouver de traduction politique sur le terrain de la réalité. Cette survie d'une « communauté imaginée » porteuse de l'utopie arabe à l'âge de l'information, on peut la faire commencer avec l'essor de la radiodiffusion, et notamment avec cette *Voix des Arabes* tellement associée, précisément, à la diffusion du message nassérien, surtout à partir des années 1950. Pour mesurer la puissance d'impact de cette parole sur les auditeurs, il suffit de se souvenir que toute une population, en particulier dans les couches les plus culturellement et scolairement démunies (les ménagères du Maghreb par exemple) apprit à maîtriser, par ce canal, un code linguistique particulier, l'égyptien populaire en l'occurrence, qui lui était pourtant largement étranger. Mais la radio, ce fut également à cette époque la voix d'Oum Koulthoum, et plus largement un des vecteurs d'une offre culturelle égyptienne qui, à travers le livre, les illustrés, le cinéma, le disque microsillon..., se répandit d'autant mieux parmi les « locuteurs du *dâd* » (un des noms de la langue arabe et, par extension, de la nation arabe) qu'elle était encore, à cette époque, sans rivale ou presque¹⁰.

⁹ O. Roy, *L'échec de l'islam politique*, Le Seuil, 1992.

¹⁰ Pour le marché du livre, sur cette période et les suivantes, cf. Y. Gonzalez-Quijano, *Les Gens du livre. Edition et champ intellectuel dans l'Egypte républicaine*, CNRS éditions, 1998.

C'est encore à cette époque que l'on imagina d'opposer au réseau des agences de presse occidentales une voix arabe unique, chargée de s'exprimer au nom de la nation tout entière : ce fut la création de la Middle East News Agency (MENA), juste après la crise de Suez¹¹.

Néanmoins, avec l'échec politique de l'arabisme, chaque Etat s'empressa de mettre sur pied sa propre agence nationale, ainsi que son propre secteur éditorial, sa radio..., ce qui ne pouvait se faire qu'aux dépens d'une communication régionale encore très embryonnaire. Cette tendance à l'émiettement du discours unitaire arabe, la généralisation des télévisions à faisceaux hertziens, dotés d'une capacité de diffusion limitée, dans les faits, aux frontières de chaque pays, allait l'accentuer. De même, le renforcement des pouvoirs locaux, le plus souvent autoritaires et donc particulièrement jaloux de leurs prérogatives, rendit plus difficile encore la circulation des idées et des produits de l'esprit entre les différents pays arabes.

Pourtant, cette logique de cloisonnement au sein de l'ensemble régional devait se heurter, avec d'autres facteurs politiques et économiques propres aux années 1970 et 1980, à l'introduction de plusieurs innovations technologiques. Ainsi, les nouveaux procédés de reproduction du son et de l'image, ceux de la cassette (audio puis vidéo), de la photocopieuse et de l'édition électronique (*desktop publishing*), allaient à nouveau permettre aux produits culturels de traverser des frontières que les pouvoirs, souvent à des fins de censure politique, auraient souvent souhaitées plus hermétiques. Ce phénomène de contestation générale de l'autorité de l'Etat, contraint de se départir progressivement de nombre de ses prérogatives, constitue pour nombre de politologues¹² un phénomène majeur au cours des dernières

¹¹ Pour l'histoire des médias « traditionnels » dans cette région, cf. W. A. Rugh, *The Arab Press*, Syracuse University Press, 1987.

¹² Cf. au sein de la seule production en français, B. Badie, *La fin des territoires. Essai sur le désordre international et sur l'utilité sociale du respect*, Fayard, 1995 ; G. Salamé, *Appels d'empire. Ingérences et résistances à l'éloge de la mondialisation*, Fayard, 1996 ou encore Z. Laïdi, *Un monde privé de sens*, Fayard, 1996.

décennies du xx^e siècle. A l'origine de ce processus, on trouve très certainement une logique économique de plus en plus articulée autour de puissants acteurs mondiaux et qui gagnait alors progressivement la région comme en témoigne, entre autre exemples, l'accroissement spectaculaire des migrations de travail, notamment dans les pays du Golfe bénéficiaires de la rente pétrolière. La disparition des politiques protectionnistes, en même temps d'ailleurs que celle des rêves d'indépendance nationales, ne devait épargner aucun secteur, aussi « sacré » fût-il. L'abandon, presque partout, des politiques publiques destinées à soutenir les œuvres de qualité provoqua ainsi l'essor spectaculaire d'un nouveau secteur de la consommation et des loisirs, fondé sur la seule recherche du profit. Avec cette conséquence que les industries culturelles, toujours en quête de marchés aussi larges que possibles, ne pouvaient accepter de se restreindre aux frontières de tel ou tel Etat.

Naturellement, le règne de la consommation et de la culture marchande devait profiter à certains secteurs plus qu'à d'autres. Dès la fin des années 1970 par exemple, et en dépit du triomphe du « livre islamique » dans toutes les foires du livre dans le monde arabe, la marginalisation d'une branche traditionnelle telle que l'édition était patente, signe, là encore, d'une certaine uniformisation des pratiques culturelles désormais tournées vers la consommation ostentatoire d'artefacts destinés à une utilisation rapide. Le début d'une véritable internationalisation – au niveau de la région – de la production, essentiellement pour la télévision, semblait devoir marquer par conséquent, pour le monde arabe, la sortie d'une *graphosphère*¹³ qui avait porté le message unitaire depuis les premiers temps de la *nahda* et l'entrée dans la *vidéosphère*.

¹³ Selon les catégories de la « médiologie » de Régis Debray. Voir, par exemple, le *Cours de médiologie générale*, Gallimard, 1991.

La nation arabe à l'âge du transnational et de la communication globale

Cependant, avec les années 1980, le secteur de la presse allait reprendre de la vigueur et renouer avec la vocation transnationale des premiers temps de la *nahda*, grâce aux techniques d'impression simultanée rendues possibles par le développement des communications satellitaires et la numérisation des données. C'est en effet à cette époque que remonte la création, sous leur forme actuelle, des grands organes de presse panarabes que sont *Asharq al-Awsat* (1978) et *Al-Hayat*¹⁴(1988). Sans doute, leur influence et leur capacité à redonner corps à une perspective unitaire reste limitée au public étroit, mais influent, des élites intellectuelles, politiques et économiques arabes. Mais ce n'est déjà plus le cas d'une nouvelle génération de médias de masse, celle des télévisions par satellite, qui ont fait leur apparition au début des années 1990, sur le modèle de la CNN américaine et dans le sillage immédiat de la guerre du Golfe. Depuis les débuts de la Middle East Broadcasting (Londres, 1991), on compte désormais une bonne quarantaine de ces chaînes qui drainent un public de plus en plus nombreux à choisir, comme en témoigne de façon éloquente le cas d'Al-Jazira (Doha, 1995), des programmes élaborés relativement indépendamment des contrôles nationaux et selon une perspective assez résolument « panarabe ».

En fait, cette évolution participe d'un « nouvel ordre numérique¹⁵ » mondial rendu possible par la convergence de trois révolutions dans le domaine de l'informatique, des communications et de l'audiovisuel. A côté de la miniaturisation des produits informatiques et de la multiplication des liaisons téléphoniques (grâce à l'abandon presque total des monopoles d'Etat sur les communications par fil, câble ou satellite), Internet est naturellement le produit le plus spectaculaire de cette nouvelle révolution qui pourrait, pour certains, avoir des conséquences aussi importantes que celles que provoqua, en son temps, l'imprimerie... Après

¹⁴ Il s'agit naturellement de la création de la nouvelle formule, après le rachat du titre à ses propriétaires.

¹⁵ Sur cette question, voir notamment L. Cohen-Tanugi, *Le Nouvel Ordre numérique*, Odile Jacob, 1999.

des premiers pas timides dans le monde arabe, auprès d'un public privilégié extrêmement réduit, l'avenir d'Internet dans cette région, y compris sur le plan économique et commercial (ce qui peut signifier beaucoup) semble à présent mieux assuré en raison de sa généralisation et de sa diffusion auprès d'assez larges secteurs de la population. Toutefois, pour atteindre les 25 millions d'utilisateurs qu'on lui prédit dans la région en 2005, ce qui ne représentera encore que 10% de la population, le réseau des réseaux doit nécessairement surmonter une barrière culturelle de première importance, en particulier en accélérant son arabisation¹⁶. A travers les efforts conjoints – le phénomène est assez rare pour être noté – des autorités, de certains acteurs économiques et d'une partie des populations concernées, y compris d'ailleurs au sein des franges les plus conservatrices qui revendiquent leur fidélité à la tradition, un seuil semble être franchi, ce que confirme sans doute l'entrée sur le marché de l'information arabe en ligne d'acteurs globaux tels que BBCarabic (1999), MSNarabic (fin 2001) ou CNNarabic (début 2002).

Quelles seront les conséquences de cette révolution de l'information dans le monde arabe ? Se traduira-t-elle par un accroissement de la « fracture numérique » entre « l'ouest et le reste », entre le monde arabe et les pays les plus riches, Etats-Unis en tête ? Entraînera-t-elle une redistribution des données au sein de la région entre des pays restés (ou tenus) à l'écart du changement, comme la Mauritanie ou l'Irak par exemple, et d'autres, aussi différents que l'Egypte, les Emirats, la Jordanie ou le Maroc, qui ont choisi, assez souvent sous l'impulsion des autorités, de tout miser pour le développement de leur pays sur le rôle stratégique des nouvelles techniques de la communication ? Il est certainement trop tôt encore pour se risquer à hasarder des hypothèses, y compris pour le court terme. En définitive, la seule certitude, mais elle est de taille, c'est que la poursuite et l'accélération de la

¹⁶ Y. Gonzalez-Quijano, « La révolution de l'information arabe aura-t-elle lieu ? », *Politique étrangère*, février 2002 .

mondialisation économique, avec la place de plus en plus grande que sont appelées à prendre les activités générées par le « nouvel ordre numérique », ne peut manquer d'accentuer les évolutions qui ont marqué les dernières décennies du siècle précédent.

C'est particulièrement vrai pour tout ce qui relève de l'« imaginaire arabe », lequel est à coup sûr puissamment travaillé par les nouveaux instruments de ce que Pierre Bourdieu appelait le « champ de la production symbolique¹⁷ ». Comment croire, par exemple, que l'invention de l'*islamic charity show* par la chaîne Orbit en 1998, à l'occasion de la guerre de (l'ex-)Yougoslavie, soit sans effets sur les esprits, et les pratiques, des téléspectateurs ? Tout récemment, la question du contrôle des images lors de la guerre en Afghanistan, avec les cassettes vidéo tournées par Oussama ben Laden et diffusées, tantôt par Al-Jazîra, tantôt par CNN, ont clairement démontré, si besoin était, qu'il s'agit désormais d'une question hautement stratégique : si les Etats-Unis ont fait campagne contre la chaîne qatarie, y compris au sens militaire du terme avec le bombardement « malencontreux » des studios de Al-Jazira à Kaboul, s'ils ont déclenché une salve d'interventions au plus haut niveau politique, et s'ils ont déclenché une contre-offensive médiatique en annonçant une série d'initiatives destinées à offrir aux publics arabes un autre discours (contre-offensive qui passe, notamment, par l'ouverture, dans les grands quotidiens israéliens, de sites Internet en arabe¹⁸), c'est bien parce qu'ils redoutent les effets très concrets des nouvelles modalités qui démultiplient la diffusion des messages au sein de la « communauté » arabe comme ailleurs.

En effet, pour un auteur tel que Jon Alterman, qui attirait l'attention des autorités de son pays à ce sujet il y a plusieurs années déjà¹⁹, la nouvelle donne médiatique dans le monde

¹⁷ Cf., entre autres nombreuses références, « Le champ littéraire », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°89, septembre 1991.

¹⁸ Par exemple celle du *Yediot Aharonot*, en janvier 2002 (www.arabynet.com)

¹⁹ J. Anderson, *New Medias, New Politics? From Satellite Television to the Internet in the Arab World*, Washington, The Washington Institute for Near-East Policy, 1998.

arabe ne peut que contribuer au renforcement du sentiment unitaire dans la région. Or, si le référent religieux représenté par l'islam conserve sans doute toute l'importance que l'on peut mesurer à l'écho que reçoivent les appels à la mobilisation lancés par les différents courants de l'islam politique, il apparaît aussi que le facteur de cohésion que constitue l'unité linguistique des pays arabes retrouve une vigueur nouvelle, en particulier avec le développement de techniques de communication qui ne passent plus obligatoirement par le déchiffrement de l'écrit, un obstacle insurmontable pour de larges fractions des populations, parfois même majoritaires. C'était déjà le cas pour les « anciens » médias de masse (radio, télévision...) mais cela le devient aussi, de plus en plus, pour un média tel qu'Internet où se généralise, en particulier dans les forums de discussion, un usage simplifié de l'écrit et surtout l'emploi du son et de l'image...

Cette nation arabe « ré-imaginée » à l'ère de la communication globale hérite naturellement des expériences du passé, un passé qu'elle n'est pas nécessairement vouée à reproduire à l'identique. Parmi les facteurs qui peuvent faire croire – faudrait-il écrire rêver ? – à une évolution positive, figure sans nul doute la nature intrinsèquement différente des nouveaux réseaux de l'information. Non seulement ceux-ci peuvent atteindre tous les publics, mais ils ont également en commun, en particulier dans le cas du Net, de briser le moule unidirectionnel des médias étatiques pour proposer un partage du sens « en étoile », selon des stratégies de dissémination qui deviennent pratiquement incontrôlables, en particulier parce qu'elles ne respectent plus les canaux de distribution des hiérarchies, officielles ou non. Dans cette perspective, on peut considérer, avec Dale Eickelman et Jon Anderson par exemple²⁰, que la présence de plus en plus manifeste des « nouveaux médias » est appelée à fragiliser de plus en plus les méthodes de gestion politiques les plus autoritaires, tout en contribuant à

²⁰ Eickelman, D. et Anderson, J., *New Media in the Muslim World. The Emerging Public Sphere*, Indiana University Press, 1999.

l'expression des multiples voix d'une société civile qui n'a guère eu l'occasion jusqu'à présent de se manifester au sein de la nation arabe.

Bien sûr, il ne s'agit pas de reproduire les erreurs du passé et de croire, comme on l'a fait jadis au temps des théories développementalistes²¹, que « la fonction crée l'organe » et les médias, la démocratie ! Mais dans le climat d'éradication de toute voix qui n'appartient pas au « camp du Bien » de « l'après 11 septembre », et à la faveur des transformations imposées par la globalisation du monde, la résurrection de la nation arabe – résurrection se dit *baath* en arabe, un terme qui donne son nom à l'un des principaux courants de l'arabisme – serait un assez joli pied-de-nez de l'Histoire...

²¹ Lerner, D., *The Passing of Traditional Society*, Free Press, 1958.